Document generated on 06/07/2025 10:29 a.m.

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Archéologie d'une lecture de *Liberté*

Suzanne Martin

Volume 41, Number 5 (245), October 1999

Liberté a 40 ans

URI: https://id.erudit.org/iderudit/32596ac

See table of contents

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)
1923-0915 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Martin, S. (1999). Archéologie d'une lecture de *Liberté*. *Liberté*, *41*(5), 20–24.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1999

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

SUZANNE MARTIN

ARCHÉOLOGIE D'UNE LECTURE DE *LIBERTÉ*[1]

Comment parler de *Liberté*? Les circonstances commandent l'éloge, le panégyrique voire le dithyrambe, lequel, à cause de son origine dionysiaque, me semble particulièrement bien adapté à cette célébration accompagnée de nombreuses libations. Certes, l'esprit critique ne doit jamais disparaître tout à fait mais, pour cette occasion, point trop n'en faut comme dirait Gilles Marcotte. Comme mes goûts m'entraînent souvent à me promener en 1999 avant Jésus-Christ, j'ai résolu d'intituler modestement mon petit laïus: « Archéologie d'une lecture de *Liberté* ».

Après avoir minutieusement fouillé dans les strates de ma mémoire, je peux dire que j'ai commencé à lire régulièrement *Liberté* à la fin des années 70. Ce qui correspondrait, dans la chronologie de la revue, au Moyen Empire, le règne de François Ricard, auquel a succédé celui de François Hébert. Au début des années 80, j'avais décidé de retourner aux études, en lettres évidemment, et je pouvais donc lire dans la revue les textes, inspirés et inspirants, de plusieurs professeurs du département: les Jean Larose, Gilles Marcotte, Jacques Brault, Robert

1. Communication pour la table ronde des lecteurs à la librairie Olivieri, le 21 mai 1999.

Melançon, François Hébert et autres. À la même époque, je suis devenue secrétaire d'une revue culturelle, *Possibles*, pour ne pas la nommer, et j'étais donc au courant de tout ce qui fait la vie d'une revue : les bonheurs, les souffrances, la précarité, les chinoiseries gouvernementales, le faible tirage, etc. Étudiante en littérature française et secrétaire d'une revue culturelle, j'étais perdue comme aurait dit Jean-Jacques... À *Possibles*, après une profonde enquête statistique sur notre lectorat, nous en étions arrivés à une conclusion qui fut formulée ainsi par Lise Gauvin : « L'abonné-type de la revue était une bibliothèque universitaire sans sexe ni profession définie. » La vie secrète et dangereuse des revues culturelles n'avait plus de secrets pour moi. Ce n'est cependant pas la principale raison qui a fait de moi une lectrice enthousiaste de *Liberté*. Qu'est-ce donc qui m'a incité à m'intéresser à cette revue ? Je crois que c'est la question de la souveraineté, j'entends la souveraineté de la littérature, ce qui n'exclut pas de s'intéresser à l'autre, mais *Liberté* n'a jamais été inféodée à une idéologie, ce qui lui a permis de durer. *Liberté*, c'était d'abord un lieu de création littéraire, une revue d'écrivains, de poètes, d'essayistes, qui peuvent d'ailleurs porter sur la société un regard plus lucide et décapant que bien des sociologues, mais sans jamais renoncer à cette souveraineté de la littérature qui, disons-le, a plus fait pour la culture et l'existence même de la nation québécoise que bien des discours ou manifestes. *Liberté*, c'était aussi et c'est toujours un lieu où l'on peut découvrir de nouveaux auteurs. À propos de la place qu'y occupe la littérature, on pourrait, avec toute la prudence qui s'impose, esquisser un rapprochement avec la *NRF*. Je suis bien consciente des différences qui existent entre ces deux « institutions », mais une revue qui atteint sa quarantième année, sans jamais abandonner son idéal, dans un Québec voué à l'éphémère et à l'éternel recommencement — Québec, terre de Sisyphe,

hélas ! — mérite quelque considération. Cette orientation de la revue n'a pas varié, elle s'est maintenue sous le Nouvel Empire, et c'est très bien ainsi.

Une autre caractéristique de *Liberté* qui m'a toujours ravie, et qui n'est pas en contradiction avec ce que je viens de dire, malgré les apparences, c'est la polémique, n'ayons pas peur des mots ou de la guerre, la « légitime offense », les attaques vigoureuses contre certaines idéologies ou mouvements, la nécessaire démystification. Il y avait là des escrimeurs de haut niveau, des bretteurs dignes de d'Artagnan ou du Capitaine Fracasse : les André Belleau, Pierre Vadeboncœur, Jean Larose ou François Ricard. L'ironie, la férocité, la dérision, le style, le panache pour attaquer des adversaires ou des aberrations qu'on voudrait bien pourfendre soi-même, c'est le bonheur total !

Dans les lignes de force de *Liberté*, à mes yeux, il y a donc ce regard sur « la question nationale », sur notre existence collective en terre d'Amérique, mais aussi la défense et l'illustration de la langue française, le deuxième terme étant au moins aussi important que le premier, la remise en question des dogmes, l'amour non dénué de sens critique et sans à-plat-ventrisme, de la France et de l'Europe. Je pense, entre autres, au texte de François Ricard, qui a été repris, sous le titre « Le Relais européen », dans *La Littérature contre elle-même*, et qui a d'abord paru dans *Liberté*.

Une autre qualité de *Liberté*, à préserver absolument, c'est son caractère ludique. Qui a oublié l'inénarrable numéro sur « le Tour du Québec par deux enfants », parodie et adaptation d'un roman « éducatif » français, ou les savoureux pastiches de « Nos écrivains par nous-mêmes » ? Et que dire du numéro sur les émissions les plus populaires de la télé ? Je me demande d'ailleurs s'il n'y aurait pas lieu de revenir sur le sujet, la télévision ne s'étant guère améliorée depuis et c'est peu dire... Je pense

depuis longtemps, et je saute sur l'occasion pour le dire ce soir, que *Liberté* serait la revue tout indiquée pour faire un numéro, inoubliable, sur nos belles mythologies québécoises, mythologies au sens de Barthes. Il y a de la matière, croyez-moi.

Les numéros consacrés à des écrivains, d'ici ou d'ailleurs, et aux littératures étrangères sont un des grands apports, une des grandes réussites de *Liberté*. Numéros sur la littérature néo-hellénique ou arménienne, sur les poètes italiens ou hongrois, autant d'ouvertures sur le monde et la littérature universelle. Je pense aussi au remarquable numéro consacré à Emily Dickinson que j'ai rangé dans ma bibliothèque à côté des œuvres du poète ou, parmi des numéros plus anciens, à celui sur René Char ou encore, tout récemment, au numéro sur Rina Lasnier.

Liberté participe aussi de cette tradition bien française des écrits sur l'art, du dialogue entre un écrivain et un peintre ou un musicien. Lire Fernand Ouellette ou Pierre Vadeboncœur sur les arts visuels, Gilles Marcotte sur la musique (et où d'ailleurs peut-on entendre parler de musique comme dans ses chroniques ?) est une source d'inspiration. Récemment, la publication de poèmes qui accompagnent des tableaux ou des sculptures est une idée des plus heureuses qui se situe dans cette tradition.

Une réserve, dans ce concert d'éloges, un regret plutôt. La composition presque exclusivement masculine du comité de rédaction durant plusieurs années. Cela faisait un peu (un peu beaucoup !) club de gars... Cette situation s'est corrigée depuis.

À-l'heure-de-la-mondialisation dont on nous rebat les oreilles, à l'heure de l'horreur économique, dans un Québec refroidi qui risque de s'étouffer de rire, une revue comme *Liberté* est plus que jamais nécessaire. Elle a survécu à des conflits et a su faire cohabiter des générations différentes, ce qui est assez exceptionnel, les revues

étant souvent l'affaire d'une génération. Si, comme le soulignait Marie-Andrée Lamontagne, *Liberté* « navigue entre deux écueils, la littérature universitaire et le magazine », véritables Charybde et Scylla, souhaitons à la revue toutes les ressources d'Ulysse pour naviguer longtemps et résister au chant des Sirènes, qu'elles s'appellent engagement, rentabilité ou goût du jour. Du haut de cette pyramide de numéros, quarante années de *Liberté* nous contemplent. Tâchons d'en être dignes.